

—Quoi donc, Clara ? demanda curieusement Mme Brissot, qu'attends-tu de la bonté de Dieu ?

—Vous le saurez plus tard ; mais priez-le avec moi afin qu'il ne laisse pas son œuvre inachevée.

Mme Brissot soupira ; depuis longtemps déjà elle n'essayait plus de comprendre les actions et les paroles de sa fille.

XI

L'ISSUE SECRÈTE

Cependant Martigny continuait de faire merveille au store des mines de B***. Nous l'avons dit, il avait acquis la confiance absolue du patron, et Brissot se reposait sur lui d'une foule de soins dont il s'acquittait lui-même autrefois. Le vicomte ne négligeait aucun devoir, veillait à tout avec un zèle infatigable. Aussi, quoique Brissot fut infiniment soulagé par l'habile administration de son nouveau commis, les affaires de la maison ne cessaient-elles de prospérer.

Mais si tout allait bien pour les intérêts privés du négociant, il n'en était pas de même pour les intérêts généraux de la colonie. Chaque jour la situation empirait ; l'antagonisme des mineurs et des marchands prenait des proportions effrayantes. Comme le prix des objets de première nécessité s'élevait sans cesse, la plupart des chercheurs d'or ne pouvaient, avec le produit de leur travail, suffire aux seules dépenses de leur nourriture. De plus, les mineurs malheureux, et c'était la majorité, supportait avec peine l'impôt appelé *licence*, que l'administration prélevait sur eux et qu'il leur fallait payer d'avance pour obtenir l'autorisation de travailler dans les placers. Aussi les passions continuaient-elles d'être violemment surexcitées. Certains journaux de la colonie attisaient le feu, en publiant des articles irritants, soit contre un parti, soit contre l'autre. Des placards injurieux pour tous les deux étaient affichés aux portes des temples et sur les poteaux publics. Il y avait des rixes fréquentes où l'on jouait des poings, du couteau et du revolver. Il se formait à tout instant des rassemblements que les soldats et les policemen réussissaient difficilement à dissiper. Enfin, les signes avant-coureurs d'une insurrection populaire devenaient d'heure en heure plus nombreux et plus évidents.

Cependant Brissot, fidèle à son optimisme, s'obstinait à ne pas voir l'imminence du danger ; il remarquait bien, quand il sortait, les regards haineux fixés sur lui, il entendait bien les injures qu'on lui adressait à mi-voix ; mais il était habitué de longue date à ces marques de réprobation. L'attentat dont il avait failli être victime et qui n'avait échoué que par la vigilance de Martigny, ne lui inspirait même plus d'inquiétude sérieuse ; il y voyait seulement un acte isolé de vengeance, et se flattait de l'espoir que tout était fini par la mort du Mexicain, principal instrument du crime.

Martigny ne partageait pas cette sécurité ; mais il jugeait inutile de troubler le repos du négociant en insistant sur la gravité des circonstances. Il se contentait de redoubler d'attention, afin de prévenir toute nouvelle tentative criminelle contre son patron, et s'en remettait du reste à la Providence qui pouvait seule diriger le cours des événements.

Un dimanche que le vicomte et Brissot avaient quitté le store, après l'avoir fermé et y avoir laissé Pedro pour gardien, aucun doute ne semblait possible que le repos de la colonie ne dût être prochainement troublé. A l'issue des offices qui avaient eu lieu dans les temples des divers cultes, la population ne s'était pas dispersée, comme à l'ordinaire. Des groupes s'étaient formés sur les places, dans les carrefours, dans les cabarets ; on parlait encore avec véhémence, mais cette fois à voix basse. Les physionomies étaient graves, animées ; parfois les causeurs se serraient furtivement la main ou échangeaient d'autres signes mystérieux ; on devinait sous tous les vêtements des armes cachées.

Les deux amis, car nous pouvons maintenant leur donner ce nom, se dirigèrent vers une espèce de taverne où se réunissaient habituellement les négociants

de B***. C'était une vaste tente, dont l'ameublement consistait en bancs de bois et en tables grossières. Il s'y trouvait un grand nombre de consommateurs ; mais les conversations n'étaient pas bruyantes, comme d'habitude ; on apercevait çà et là des personnages suspects qui s'y montraient pour la première fois, et la défiance semblait avoir posé sa main sur toutes les bouches. Quelques-uns des habitués saluèrent de loin les survenants, mais personne ne s'approcha d'eux, et ils semblaient être un objet de curiosité et de soupçon pour la plupart des assistants.

Ils vinrent s'asseoir à une table isolée et demandèrent qu'on leur servit un déjeuner américain, c'est-à-dire une tranche de bœuf froid et de la bière. Ils gardaient le silence, et Brissot, en dépit de lui-même, commençait à éprouver un certain malaise. Il mangeait du bout des dents, tandis que Martigny expédiait avec beaucoup de tranquillité son modeste déjeuner. Toutefois, le vicomte observait à la dérobée ce qui se passait autour de lui, et il n'y avait pas là une personne qu'il n'eût examinée avec un soin particulier.

A l'autre bout de la tente, on entrevoyait, à travers l'épaisse fumée des pipes et des cigares, une bande de trois ou quatre individus, dont les vêtements délabrés et les figures rébarbatives faisaient tache au milieu des gentlemen dont se composait principalement le public de la taverne. Ils buvaient du whiskey, qu'ils mêlaient pour la forme à une petite, très petite quantité d'eau, et causaient entre eux, mais si bas que l'on ne pouvait même pas deviner quelle langue ils parlaient.

Martigny avait cru remarquer une vague ressemblance entre un de ces hommes et l'un des Mexicains qu'il avait rencontrés en arrivant aux placers. Cependant il pensait s'être trompé, lorsqu'il s'aperçut qu'il était lui-même l'objet d'une attention malveillante de la part de ces inconnus. Ils continuaient de chuchoter et semblaient disputer vivement à son sujet. Enfin, ils se levèrent pour se retirer. En passant devant Martigny, ils le regardèrent encore avec une hardiesse qui touchait à l'effronterie, et l'un d'eux dit en espagnol à ses compagnons :

« Oui, oui, c'est bien lui... je le reconnais... c'est l'homme au diamant. »

Malgré son pouvoir sur lui-même, le vicomte éprouva un léger tressaillement ; il se leva à son tour et voulut suivre les inconnus. Mais ceux-ci se hâtèrent de s'éloigner et se perdirent dans la foule qui se pressait à l'entrée de la taverne.

Martigny, sentant qu'une poursuite serait inutile, s'était rassis en silence, et il attendit patiemment que Brissot eût achevé son déjeuner ; quand il eut vu le négociant allumer son cigare, il lui dit à demi-voix :

« Vous plaît-il de sortir, monsieur ? Nous causerons dehors plus librement qu'ici. »

Brissot ne fit aucune objection ; il avait une telle confiance dans son employé, qu'il s'habituaient insensiblement à se laisser diriger par lui. Ayant donc payé leur dépense, ils sortirent de la taverne et marchèrent quelques instants en silence.

« Mon cher Brissot, demanda enfin le vicomte, auriez-vous par hasard parlé devant quelqu'un du diamant dont j'étais... dont je suis possesseur ? »

—Pourquoi cette question, Martigny ?

—C'est que tout à l'heure je viens d'entendre ces vauriens prononcer certaines paroles... Or, comme je n'ai confié mon secret à qui que ce soit ici, cette révélation doit venir nécessairement de vous.

—Eh bien ! répliqua le négociant avec embarras, je me souviens en effet que mes employés s'étant montrés jaloux de votre pouvoir dans la maison, je leur ai dit que vous possédiez un diamant d'un grand prix, et que, grâce à cette ressource, vous pourriez être un jour mon associé ou mon successeur.

Malgré la contrariété que devait lui causer cette indiscrétion, le vicomte trouva sans doute dans les aveux du patron une compensation suffisante, car il sourit.

« Je vous remercie, mon cher Brissot, répliqua-t-il, d'avoir eu cette pensée. Ainsi donc vous êtes certain que vos employés et surtout don Fernandez, ont connaissance du fait ? »

Le négociant répondit affirmativement.

« C'est une imprudence, et sans doute elle portera ses fruits ; mais soit. Je croyais n'avoir besoin de songer qu'à votre sûreté, je devrai encore songer à la mienne. »

—Que dites-vous, Martigny ? Mon indiscrétion vous mettrait-elle en danger ? »

Le vicomte haussa les épaules.

—Ignorez-vous, Brissot, que sur les trente mille mineurs de B***, il en est dix mille au moins qui, n'ayant pas réussi, sont livrés à toutes les mauvaises inspirations de la misère, et que sur ces dix mille malheureux, il en est cinq mille qui seraient capables de tuer un homme pour un dollar ?

—Vous avez raison, et j'aurais dû être plus circonspect. Ensuite, ces jeunes gens du magasin voient si peu de monde et nous les tenons si serrés... Eh bien, Martigny, il n'y a plus à hésiter ; suivez le conseil que je vous ai donné depuis longtemps : déposez votre diamant à la banque.

—Cela empêchera-t-il quelques coquins de m'assassiner pour s'emparer du trésor que je suis supposé porté sur moi ? Mais rassurez-vous à ce sujet, mon cher patron ; le diamant se trouve déjà dans des mains sûres, et quiconque viendra m'attaquer s'exposera bien gratuitement aux balles de mon revolver, je vous le garantis.

—La personne à qui vous ayez confié un pareil dépôt est-elle bien digne de votre confiance, Martigny ? Prenez garde, il y a des dépositaires infidèles.

—Si vous saviez le nom de ce dépositaire, répliqua le vicomte gaiement, vous partageriez ma sécurité sans doute... Mais veuillez m'écouter, ajoutez-t-il en baissant la voix : si je venais à être tué, vous trouveriez sur moi un écrit qui vous expliquerait tout. Ce papier, vous le rendriez à la personne dont il porte la signature et vous lui diriez...

—Quoi donc ?

—Que je la fais mon héritière, et la prie de donner parfois un souvenir au pauvre coureur d'aventures... Mais au diable ! s'interrompit brusquement le vicomte, je ne mourrai pas de sitôt, et celui qui tentera de me tuer me trouvera extrêmement coriace... Ne parlons plus de moi ; songeons plutôt à nos dangers communs... Savez-vous, Brissot, qu'aujourd'hui ou demain au plus tard, il va se passer ici de graves événements ? »

Le négociant tressaillit.

« Toujours cette pensée, mon cher vicomte ! répliqua-t-il d'un air de malaise ; je ne vois pourtant rien qui doive nous alarmer outre mesure. Aujourd'hui ou demain, comme vous y allez ! Je vous dis que les choses pourront bien encore marcher ainsi un mois ou deux... Oui, un mois... Je ne demande plus qu'un mois ! »

—Et alors on pourra piller, brûler, assassiner aux placers sans que vous y voyiez grand mal, reprit Martigny en riant ; voilà bien les hommes ! Par malheur, je suis obligé cette fois de détruire votre illusion... La catastrophe devenue inévitable ne tardera pas deux jours, deux heures peut-être... Voyez plutôt.

Il s'arrêta et étendit le bras vers un vaste carrefour où se trouvaient rassemblés une foule considérable de mineurs.

Bientôt ils atteignirent une partie de la place où l'un des orateurs populaires venait de prendre la parole, et, comme cette fois on s'exprimait en anglais, ils purent enfin comprendre nettement la cause de cette agitation. Le Démosthène de carrefour débattait avec une véhémence extraordinaire contre les marchands, « cette peste des placers, ces sangsues altérées de sang. » Après avoir multiplié les arguments pour prouver la patience des mineurs, il conclut que ceux-ci avaient le droit de se faire justice eux-mêmes et que le plus tôt serait le mieux.

Les groupes, qui depuis le matin erraient dans la ville, avaient fait halte en cet endroit. L'agglomération devenant plus grande, la fermentation s'était opérée plus vive, en sorte que les murmures s'étaient peu à peu changés en clameurs, les mouvements timides et contenus en gestes frénétiques.

ELIE BERTHET

(A suivre)